

Le château " Le Steen „ à Elewyt

C'est un des paysages les plus émouvants parmi ceux dont le langage doit éclairer l'Histoire.

Gustave Vanzype.

Comme on le constate dans beaucoup de villages brabançons, le territoire d'Elewyt était très morcelé, au point de vue des droits de suzeraineté.

Longtemps, il n'a formé qu'une seule seigneurie avec le village voisin de Perck; ils avaient « le même drossard, mayeur et les mêmes magistrats », lit-on dans les vieux auteurs. La plus grande partie du village était, en effet, soumise à l'autorité des échevins de Perck; toutefois, dans les environs du château de Steen, la justice était rendue par les échevins d'Eppenheim, au nom des Grimberghen-Nassau. Le château *Ter-Borgh*t relevait de la seigneurie de Kesterbeek, à Tourneppe.

L'histoire du château de Steen ne présenterait aucune particularité saillante, s'il n'avait servi de résidence à l'illustre chef de l'école flamande et à sa famille. Le séjour qu'y fit Rubens en a popularisé le nom.

Le manoir a été transformé maintes fois en place de guerre, antérieurement au XVII^e siècle. « Par sa situation, il protégeait les alentours de Vilvorde contre les attaques dirigées par les Malinois, hostiles aux Brabançons. En 1356, lorsque les premiers embrassèrent la cause de Louis de Male, comte de Flandre, contre la duchesse Jeanne et son mari Wenceslas, duc de Luxembourg, Giselbert Tave, qui était bourgeois de Bruxelles, occupa sa « maison d'Elewyt », avec vingt-huit hommes à pied ou fantassins, et recevait de ce chef une allocation s'élevant à un vieil écu par jour. En 1585, pendant les guerres de religion, messire Thiéri de Borghgrave fut quelque temps chargé, au nom du prince de Parme, d'y tenir garnison avec des soldats, mission dans laquelle il fut ensuite remplacé par Paul de Carondelet, seigneur de Maulde (1). »

Le Steen est situé au milieu d'un pays fertile ayant l'aspect tranquille et reposant qui caractérise la plaine septentrionale du Brabant. La verdure est répandue à foison et constitue le décor principal des paysages. Tout y laisse une impression de paix douce et sereine.

Du côté d'Eppenheim et de Weerde, ce sont les prés veloutés, au milieu desquels tournoie la Senne; autour d'Ele-

(1) Extrait de la description du château de Steen, publiée par Alphonse Wauters, dans *l'Emulation*, en 1886 (col. 147).

wyt, se succèdent les pâtures arrosées par la Baerebeek, qui baigne le château de Steen et s'en va rejoindre la Dyle, après un long parcours méandreux.

Cette terre grasse, calme et heureuse aurait-elle le pouvoir d'exciter l'esprit, de féconder le génie? Au premier moment, on hésite à répondre. Ce qui frappe tout d'abord, en effet, lorsque nous scrutons ce terroir, c'est son apparente placidité. Telle est l'impression dominante. Mais quand nous analysons davantage nos impressions, nous sentons que ces paysages paisibles ont d'étranges attirances cachées, qu'ils recèlent une force que nous ne pouvons bien définir, mais qui frappe néanmoins nos sens. A notre insu, songerions-nous, peut-être, à tout ce qui est énigme : à l'éternelle résurrection des printemps, au travail du sol qui chaque année fait germer le blé, à la sève qui fait verdoyer les frondaisons et éclore les fleurs? Ou bien, serions-nous émerveillés par l'ensemble des séductions que nous offre



Elewyt — Le Steen (façade vers la route).

la nature, grâce à ses formes harmonieuses, sa grandeur, ses colorations vives et variées, ses oppositions de tons, sa lumière et sa sérénité radieuses?

C'est sans doute tout cela, de même que l'unité de la nature dans sa diversité, qui ravit notre œil, notre esprit et qui produit en nous la joie de vivre. C'est tout cela qui fait concevoir à l'artiste de grandes et nobles choses, en élevant son âme jusqu'aux suprêmes sommets de l'art.

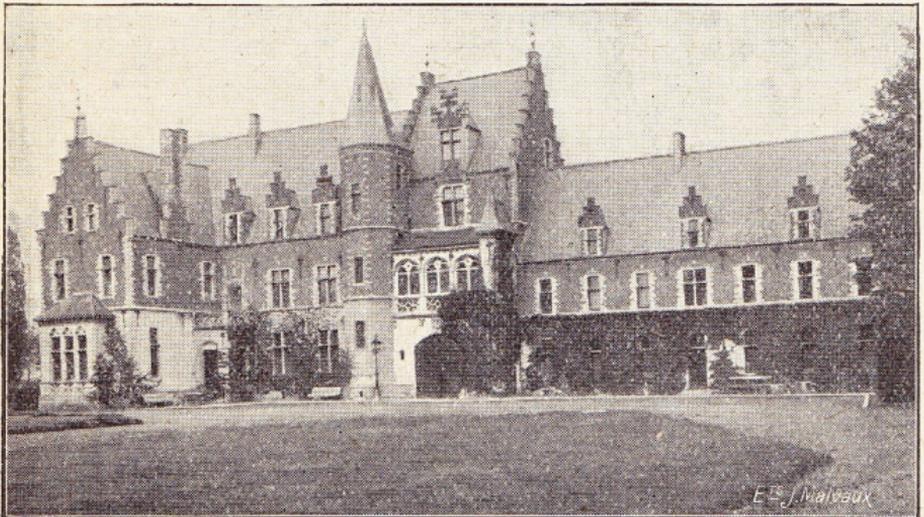
Sans compter maintes œuvres de genres différents, nombreux sont les paysages peints par Rubens à l'époque de son séjour à Elewyt. La célèbre *Kermesse*, du Louvre, notamment, a été conçue pendant qu'il y résidait.

On sait à quel point le grand artiste a contribué à l'évolution de la peinture paysagiste. Son talentueux biographe, M. Max Rooses, a écrit à ce sujet cette belle page :

« Lui qui avait mis une empreinte si profonde sur l'art de son temps et de son pays, opérerait aussi une réforme plus

complète encore dans le paysage qu'en aucun autre genre. Il le transforma non seulement pour l'école d'Anvers, mais pour les Pays-Bas et pour toute l'Europe. Jusque-là, cet art s'était complu dans la reproduction machinale des détails ou dans l'arrangement arbitraire des parties accessoires, en vue d'un effet théâtral; Rubens, le premier, eut le respect de la nature et s'abstint de toute fantaisie dans son interprétation; le premier, il la comprit en poète et la trouva belle telle qu'elle était. Il la dramatisa en traduisant ses joies et ses douleurs, son deuil et son allégresse, son calme et ses fureurs. »

Les origines du château de Steen sont voilées de ténèbres. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y avait à Elewyt, au XII^e siècle, un domaine assez important, en possession de la famille des de Wilre ou de Wilder, dont le manoir avoisinait l'église du village. C'est Rodolphe de Wilre, croit-on, qui, vers 1250, construisit la première dérivation reliant la Baerebeek à la Senne. Genekin de Wilre est cité en 1265 parmi les



Elewyt. — Le Steen (façade vers le parc).

vassaux des seigneurs de Perck. Un autre membre de cette famille se distingua à Woeringen

En 1304 apparaît Arnoul de Lapide ou Vandenstein, qui, d'après une supposition vraisemblable de l'historien Alphonse Wauters, serait un fils d'Adam de Wilre et aurait fait bâtir le château de Steen ou *Hof ten Steene*, comme on disait alors. Celui-ci serait donc un démembrement du domaine des de Wilre.

Cet Arnoul, pour se distinguer des autres de Wilre, aura pris le nom de Vandenstein, par allusion au « steen » ou château qu'il s'était fait construire non loin du domaine de ses ancêtres.

Dans la suite, le Steen passa à la branche aînée de la famille bruxelloise des Tave et entre autres à Jean Tave, amman de Bruxelles en 1419. Un autre Tave d'Elewyt, nommé Henri, lequel épousa Marguerite de Bouchout en 1434, fut la tige des Tave, seigneurs de Wemmel et de Goyck.

Au XVI^e siècle, le Steen appartenait aux Oudart et était tenu en fief des seigneurs de Grimberghen de la branche de Nassau, avec sa tour, ses eaux, etc. (1). Par voie d'alliance, ce domaine passa aux de Borghgrave, qui le vendirent à Marie-Christine d'Egmont, fille du célèbre Lamoral, et veuve d'Oudart de Bournonville, premier comte de Hennin (1586). Cette noble dame épousa en secondes noces le comte Charles de Mansfeld, guerrier redoutable, fils du gouverneur qui servit longtemps Charles-Quint et Philippe II. Charles de Mansfeld mourut en Hongrie en 1595.

Après la mort de sa femme, qui lui survécut jusqu'en 1622, le Steen et les 72 bonniers de terres qui en dépendaient alors furent acquis par messire Jean de Cools, seigneur de Corbais.

Chargé de dettes, menacé de prise de corps, Cools vendit le Steen, en 1635, à Rubens et à sa seconde femme, Hélène Fourment. La vente eut lieu moyennant 93,000 florins carolus de 20 sous, ce qui correspond à 210,000 francs de notre monnaie (d'avant-guerre, bien entendu).

Rubens a reproduit sur plusieurs de ses toiles le château de Steen tel qu'il l'a connu. On le voit notamment sur le beau paysage d'automne, inondé de soleil, qui fait partie des collections de la *National Gallery*, à Londres, où le Steen apparaît enveloppé « d'une vapeur d'or ». « L'œuvre transporte ce petit coin de pays en une région qu'on croirait féérique, si les beaux soirs d'été ne nous en montraient souvent la réalité », écrit M. Max Rooses. Ce tableau faisait partie anciennement des collections du palais Balbi, à Gênes. Les tours de Malines y sont représentées dans le lointain.

On sait qu'Hélène Fourment survécut à Rubens jusqu'en 1673, après avoir épousé en secondes noces le diplomate Jean-Baptiste de Broeckhoven, lequel, créé comte de Bergeyck en 1676, succomba en 1681. Les nombreux héritiers de la famille durent vendre alors le Steen, pour sortir d'indivision. Il fut racheté toutefois par Hyacinthe de Broeckhoven, président du Grand Conseil de Malines, et son frère Nicolas, greffier des Finances.

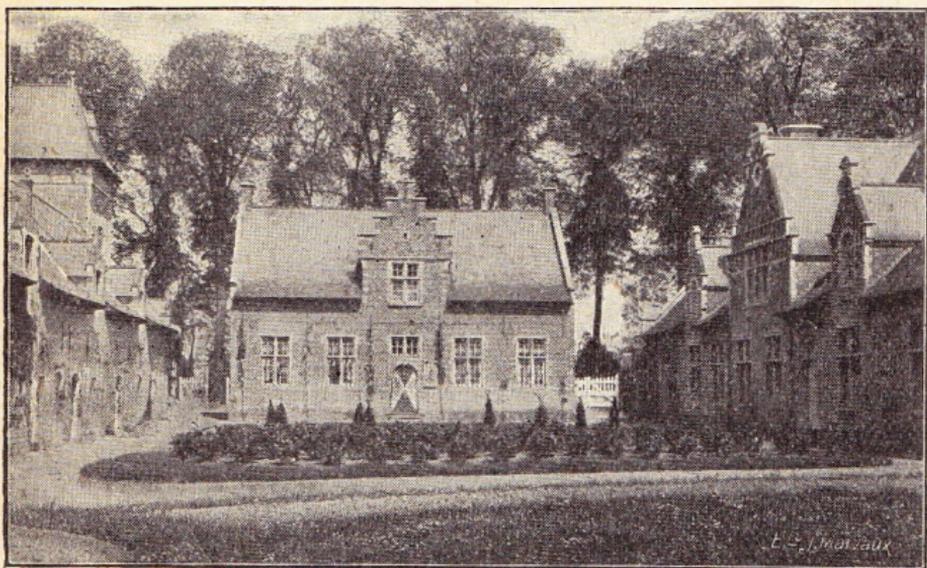
Pour compléter cette énumération des propriétaires de la seigneurie, que j'emprunte à l'*Histoire des Environs de Bruxelles*, d'Alphonse Wauters, il me reste à citer les seigneurs de Steen au XVIII^e siècle : les Provyns, les de Wynants et enfin le célèbre architecte Laurent Dewez, qui dota la Belgique de maints beaux édifices, l'abbaye de Vlierbeek, notamment. Dewez fit l'acquisition du Steen en 1773, c'est-à-dire à l'époque où il dirigeait la construction de la maison de correction de Vilvorde, laquelle lui fit essuyer tant de déboires. Il s'occupa à Elewynt de travaux d'agriculture, sans doute pour se consoler de ces contrariétés. C'est lui qui fit creuser la *Steenvaart*, petit canal qui réunit la Baerebeek à la Senne.

(1) D'après les déclarations faites lors des dénombremens de 1530 et de 1570, respectivement par Nicolas Oudart et par son fils Hubert, le Steen comprenait alors un ensemble de terres, prairies, etc., de 45 bonniers, dont 4 1/2 bonniers compris dans l'enclos du château (*binnen grachten*).

Au siècle dernier, le Steen a appartenu longtemps aux Coppens, de Gand, qui l'ont vendu à M. De Becker-Remy, sénateur de Louvain. Cette dernière cession date de 1914. A cette époque, le domaine formait un bloc de 27 hectares, non compris environ 90 hectares de terres non encloses dans l'enceinte du parc.

On a déploré souvent que la somptueuse demeure que Rubens habitait à Anvers n'ait pas été respectée. Sa seconde femme et sa famille n'eurent pas, on le sait, grand souci de conserver ce qu'il leur avait légué. Il paraît qu'Hélène vendit au poids de l'or la chaîne offerte à son premier mari par Charles I^{er}, roi d'Angleterre.

Le Steen, heureusement, n'a pas été défiguré aussi complètement que l'hôtel anversois, bien que la première restauration, entreprise par M. le baron Coppens en 1875, sous la direction de M. l'architecte Eug. Carpentier, ne semble pas avoir été faite avec toute la prudence désirable.



Elewyt. — Le Steen. Habitation du jardinier (1754).

Le manoir, encore ceint de fossés du côté de la route, est un spécimen intéressant de la Renaissance flamande du XVI^e siècle. Les proportions en sont fort harmonieuses. Avec ses vastes pelouses, ses bois et ses allées, il forme un ensemble admirable.

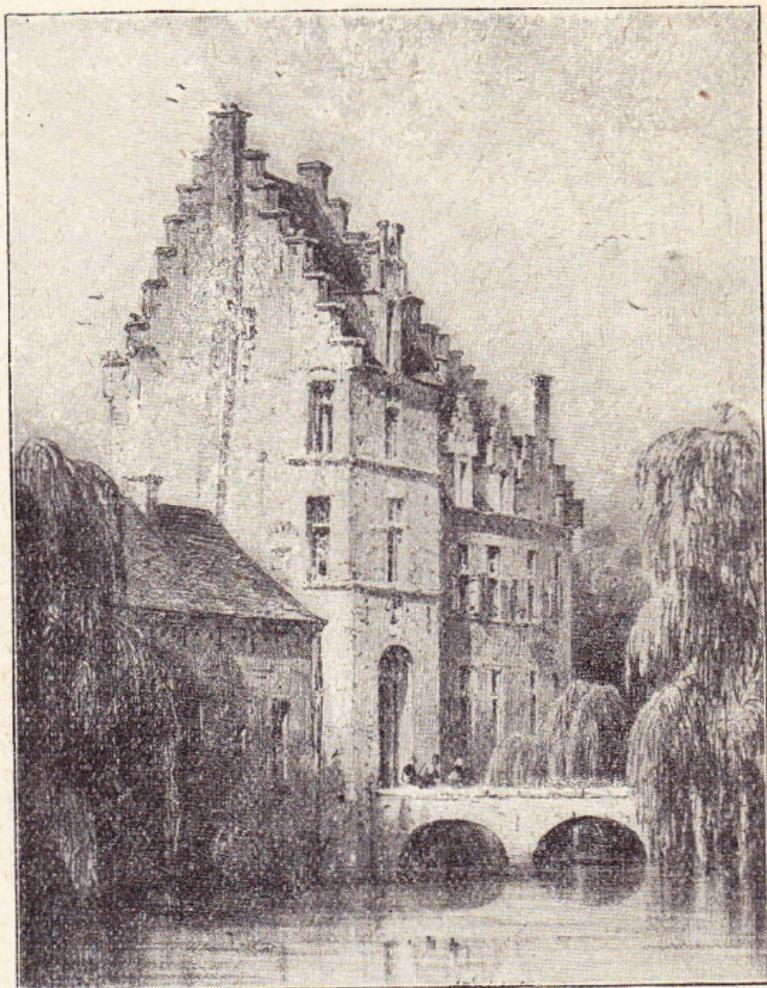
Le château se compose de deux ailes latérales à un étage, l'une formant l'ancienne demeure seigneuriale et comprenant les salles de réception. C'est celle qu'on voit vers la droite lorsqu'on regarde le château. L'aile opposée, devenue l'habitation du concierge, comprenait autrefois les écuries et les remises. Ces deux ailes sont séparées par un avant-corps plus élevé, que précède le pont enjambant les fossés et dans lequel s'ouvre la porte du manoir. Celle-ci est ornée d'une niche, dans laquelle on voit une statuette de saint Hubert, patron du village.

La partie inférieure de l'édifice est bâtie en pierres blanches, verdies par le temps. A l'étage, les encadrements

en pierre des fenêtres tranchent sur le rouge des briques. Des lucarnes et des pignons émergent des toitures en pente raide et dessinent leurs redents sur le bleu du ciel.

Si ce n'est que la restauration a transformé quelque peu les deux ailes latérales du manoir (l'aile secondaire a été reconstruite et surhaussée, l'autre a été prolongée), cette façade vers la route est restée à peu près telle qu'elle était autrefois, c'est-à-dire telle que Rubens l'a peinte sur le tableau de la *National Gallery* (1) et telle que les artistes de la première moitié du siècle dernier, Lauters notamment, l'ont connue (2).

La façade opposée a subi des remaniements plus considé-



Le Steen, d'après une lithographie de P. Lauters, dans *l'Artiste* (1834). Façade vers la route.

(1) Depuis longtemps, il ne reste plus de vestiges, toutefois, du donjon carré et crenelé qui s'élevait sur une butte, à l'extrémité occidentale du château, c'est-à-dire du côté du logis seigneurial. Cette tour devait dater du XV^e siècle.

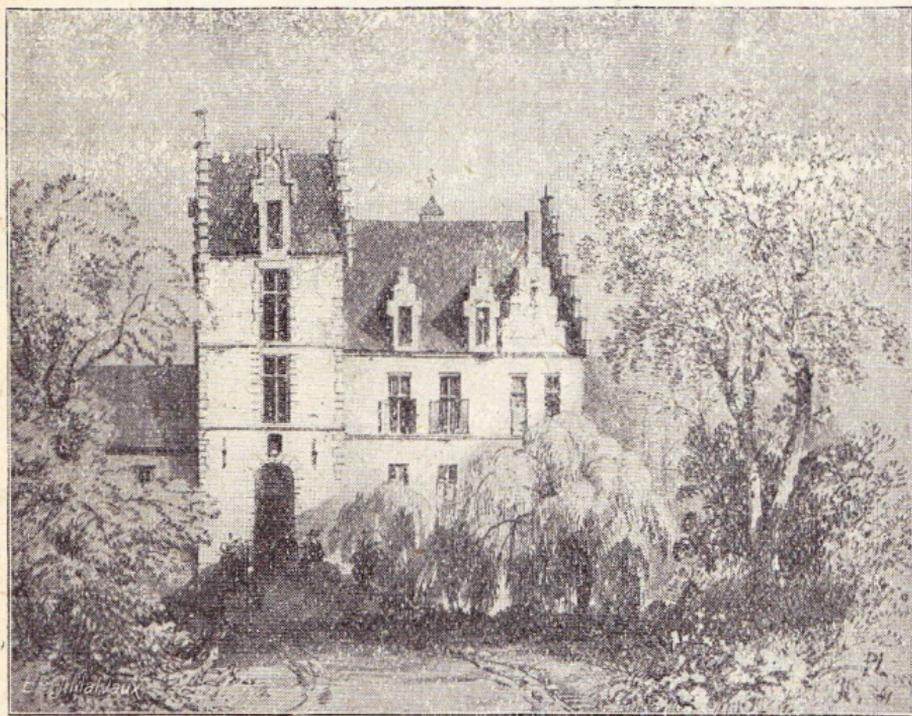
(2) Une superbe lithographie du Steen, par Lauters, a paru dans *l'Artiste*, en 1834.

Le même artiste a gravé une vue du château pour la revue *La Renaissance* (5^e année, n^o 21). Elle est signée P. L. [18]41.

A signaler aussi la lithographie de Megford, d'après un dessin de Sturm, qu'on trouve dans les *Châteaux et Monuments des Pays-Bas*, de De Cloet (1825).

rables. Comme la première, elle était jadis fort simple, c'est-à-dire qu'elle avait l'aspect sévère qui fait la principale beauté du manoir. La tour hexagone accolée à l'avant-corps central et cachant un escalier tournant en pierre, constituait l'unique motif décoratif saillant de cette façade et lui donnait grand caractère. Elle a maintenant tout autre apparence.

A l'extrémité de l'ancien logis seigneurial, une ajoute importante a été bâtie en avancée, de même qu'un petit porche, sur la terrasse duquel un lion tient l'écu armorié des Coppens. Ce porche donne accès aux salles d'apparat : le salon et la salle à manger, dont cette ajoute est formée. La partie centrale du château a été agrémentée d'un avant-corps en pierre blanche, surmonté d'une galerie, laquelle est formée de trois arcades en ogive aplatie et dont les colon-



Le Steen, d'après une lithographie de P. Lauters, 1841, dans *la Renaissance* (1843-44). Façade vers la route.

nettes reposent sur une balustrade ajourée. (Nous verrons plus loin les modifications qui viennent d'y être apportées.) Au-dessus de la porte, une pierre sculptée reproduit les armoiries de Rubens.

Comme tous les amateurs d'art, le distingué bourgmestre Charles Buls, décédé il y a quelques années, aimait à aller en pèlerinage à Elewytt. Il croqua admirablement cette façade dirigée vers le parc et son dessin est précieux, parce qu'il permet de se rendre compte des transformations qu'on a fait subir à l'historique et vénérable manoir. Le lecteur trouvera ci-contre une reproduction de cet intéressant document, lequel fait partie de l'importante collection de dessins léguée à la ville de Bruxelles par son regretté premier magistrat.

Une déception attend le visiteur, lorsqu'il franchit le seuil

de la célèbre demeure. Plus rien n'y a survécu du mobilier ancien.

Les deux salles principales bâties par les Coppens, à l'extrémité de l'aile principale, sont rehaussées chacune d'une cheminée, dont la partie inférieure, en marbre, est décorée d'ornements en albâtre; la partie supérieure est en bois de chêne. La cheminée du salon porte les armes des Coppens. Sur celle de la salle à manger, on voit une nature morte peinte par M. Van Mierlo, d'après un tableau de Teniers (1). La taque du foyer porte les armoiries de Rubens. Dans la frise de la partie en marbre sont burinés ces vers populaires du poète hollandais Cats :

GEEN BETER GEMACK — ALS EYGEN DACK.
OOST, WEST, — T'HUYS BEST.

EYGEN HEERT — IS GOUT WEERT.
ISSE KOUF — S'IS BOUT.

Les fenêtres du salon et de la salle à manger sont garnies de vitraux représentant des scènes de chasse. Les vitraux de la loggia reproduisent les armoiries de Rubens : D'azur à la fleur de lis d'or, au chef d'argent, chargé d'un cor de chasse de sable, virolé d'or et lié de gueules, accosté de deux roses du même boutonnées d'or et feuillées de sinople, le chef chargé à dextre d'un canton d'Angleterre, qui est de gueules au léopard d'or.

De la loggia, on voit se déployer une grande étendue du parc, où une échappée a été ménagée dans la direction de Houthem et de Vilvorde.

Une nouvelle restauration du château a été exécutée de 1915 à 1918 par le propriétaire actuel. A l'extérieur de l'édifice, l'architecte chargé de la direction de ce travail, M. Verhaert, a bouché les arcades de la galerie construite vers 1575. Cette galerie a été pourvue de beaux meneaux en style gothique et de fenêtres; elle a été englobée dans la salle du premier étage du donjon, à laquelle elle est accolée. Cette transformation a modifié fort heureusement la galerie à l'italienne qu'avait conçue M. Carpentier et qui s'harmonisait mal avec le style du château.

Deux lions en pierre ont été placés sur les piliers du pont. La porte a été ornée d'un nouveau maclair daté de 1651.

Les restaurations entreprises à l'intérieur du manoir par M. De Becker-Remy ont eu aussi d'excellents résultats. Les plafonds en chêne de toutes les salles du rez-de-chaussée, y compris le vestibule, ainsi que de la salle formant le premier étage du donjon, ont été mis à nu. Les affreuses peintures qui ornaient (?) la salle à manger au temps des Coppens ont été enlevées. Les encadrements des portes ont été habilement modifiés, de même que l'escalier en chêne sculpté du rez-de-chaussée (2).

(1) En 1886, *l'Emulation* a publié des dessins de ces cheminées, ainsi qu'un dessin et une photographie de la façade postérieure du manoir.

Le tableau de M. Van Mierlo a remplacé des médaillons en bois reproduisant les traits de Rubens et d'Hélène Fourment.

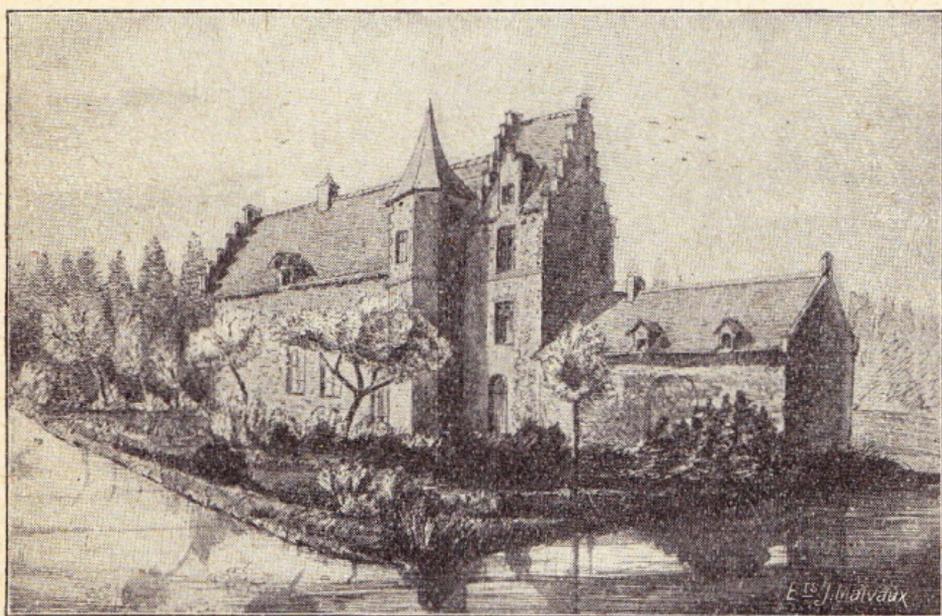
(2) Les boiseries ont été exécutées au temps des Coppens par M. Van Loo.

En somme, M. De Becker-Remy a corrigé, avec beaucoup de goût, les négligences et les erreurs de ses prédécesseurs.

Il a fait restaurer aussi les dépendances groupées près de la route et séparées du château par un beau jardin fleuri. Ces bâtisses sont disposées à côté de l'habitation du jardinier, que décore un pignon à redents, sur lequel on lit le millésime 1754. Une construction flambant neuve, érigée à cet endroit, fait pendant aux communs. Elle a l'apparence d'une villa cossue et est destinée à héberger les hôtes du propriétaire (1).

Au temps des Coppens, j'ai vu à l'étage du château, dans le couloir, des dessins exécutés avant la première restauration et qu'il serait intéressant de publier.

Dans une des salles de l'étage, une vieille affiche appendue au mur et placée sous verre, rappelle, en un flamand



Le Steen, avant les restaurations. Façade vers le parc.
(Croquis de M. Charles Buls.)

étrangement teinté d'espagnol, la vente de la seigneurie par Hélène de Fourment (*sic*) et la famille de Rubens.

Comme il est mélancolique, ce papier jauni ! Il est là comme un témoignage irrécusable de l'insouciance manifestée par les descendants de Rubens, pour ce qui aurait dû être l'orgueil de leur vie. Et que dire de cette particule *de*, dont l'inconsciente Hélène a cru devoir affubler son nom à jamais immortel : Rubens ? Que peut ajouter une particule usurpée à ce nom magique ? Quelle préoccupation puérole ! Et comme elle explique l'absence de sentiments plus nobles, qui auraient dû trouver écho dans le cœur de cette femme énigmatique !

(1) La ferme qu'on voit près de l'entrée du Steen, de l'autre côté de la route, est l'ancien moulin à eau de ce domaine. Il y a quelques années, c'était un cabaret portant l'enseigne : *In Rubens Penceel*.

La vente eut lieu en la chambre d'Uccle, à l'hôtel de ville de Bruxelles, le mardi 13 octobre 1682. L'affiche décrit la propriété comme suit : « Une résidence seigneuriale avec grande maison de pierre et autres beaux bâtiments en forme de château, avec jardin, verger, arbres fruitiers, pont-levis, avec une grande butte au milieu de laquelle s'élève une haute tour carrée, ayant étang et ferme, avec maison de fermiers, granges, diverses étables et dépendances, mesurant ensemble 4 bonniers 50 verges, le tout entouré de fossés. »

Y compris les terres situées en dehors de l'enceinte du parc, la propriété avait alors une superficie de 22 bonniers et 3 journaux et elle était louée à raison de 1,400 florins l'an.

Dans la succession de Rubens, ce domaine était évalué à cent mille florins, dont 93,000 pour les biens formant le premier achat et 7,000 pour les améliorations et accroissements. « Dans cette évaluation, ajoute M. Max Rooses, étaient comprises les censives seigneuriales d'Attenvoorde et de Steen avec les droits qui en dépendaient et la nomination d'un lieutenant, d'officiers et de vassaux sur les terres de la seigneurie. C'est ainsi que Rubens devint possesseur d'une terre noble et prit le titre de seigneur de Steen, que Gevartius mentionna dans son épitaphe, avant tout autre. »

La terre voisine d'Attenvoorde avait été acquise par Rubens en 1638; elle se composait d'un petit livre censal et d'une cour féodale de vingt-sept petits fiefs, relevant des Grimberghen-Nassau (1).

Sortons du manoir, pour faire un tour de promenade dans le parc, beaucoup plus suggestif que cet intérieur défiguré. C'est là qu'il faut aller pour s'émouvoir. Ce vaste jardin est resté le superbe « jardin d'amour » de jadis, toujours exquisement évocateur.

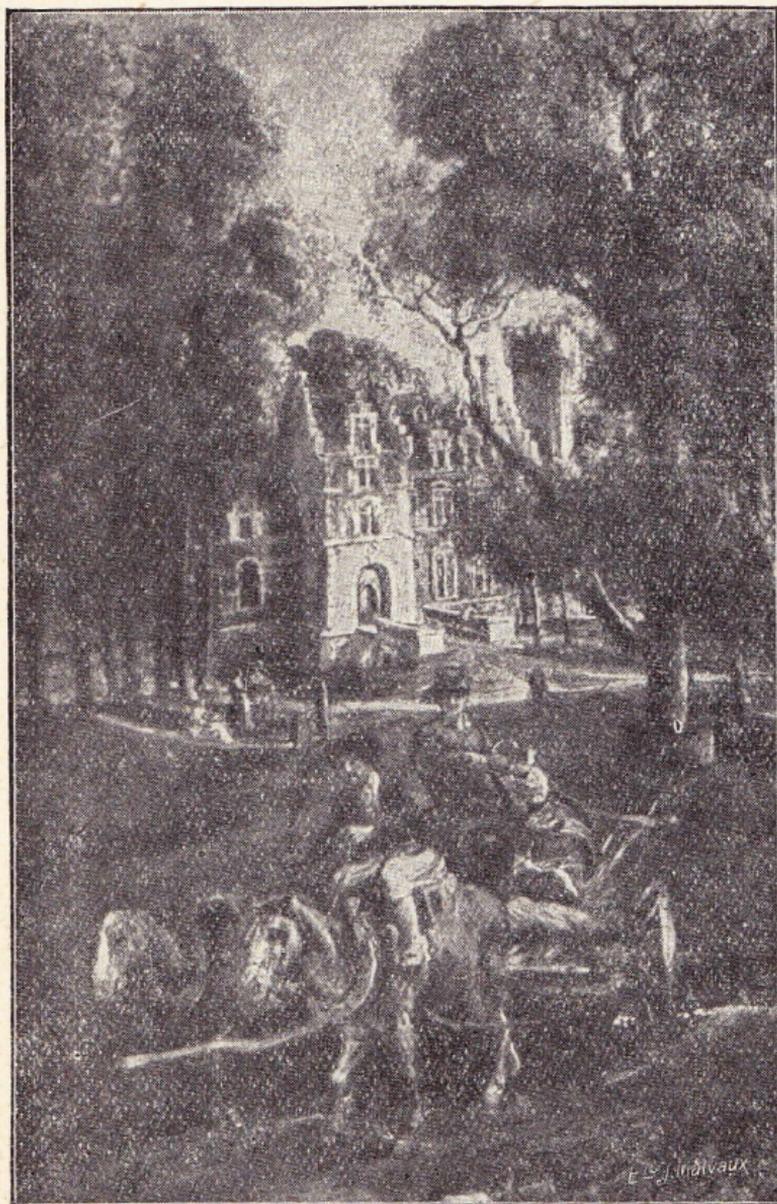
Dans ses grandes lignes, il doit avoir gardé, d'ailleurs, le même aspect que celui qu'il avait au temps du grand artiste. Certes, les arbres du XVII^e siècle ont cessé de vivre, mais qu'importe ! Des arbres pareils les ont remplacés, élevant leurs cimes altières vers le même ciel changeant, tantôt gai et nacré, tantôt pesant et noir.

Lorsqu'on parcourt les chemins majestueux du vieux domaine, on songe malgré soi à l'idylle que vécut là le prodigieux maître au déclin de sa vie laborieuse et féconde. Que fut cette idylle, si troublante pour le penseur ? Un de nos écrivains réputés, M. Gustave Vanzype, l'a bien définie dans un bel article : *Le roman d'Elewynt*, paru dans *l'Eventail-Noël* de 1913. Après avoir caractérisé la douce insouciance d'Hélène, qui semble ne pas avoir eu conscience de la lutte épique que dut livrer l'homme de génie, son époux, pour triompher du temps et de l'affection qui mi-

(1) En 1474, c'était une ferme de 2 1/4 bonniers, non compris une surface égale de terres non encloses, situées près des *Wybeempde*.

naient ses forces, le talentueux journaliste écrit la page émouvante que voici :

« Ce décor, de quels yeux tristes Rubens, distraitement, dut le contempler quelquefois. Lorsque, après avoir, durant des heures, brûlé sa puissance affaiblie en un effort encore pour recréer un peu de la beauté qu'il aimait, ne confia-t-il point à ces arbres, à ces nuages, à cette nature qu'il savait évoquer avec tant de grandeur, le secret regret



Le Steen, d'après le tableau de P.-P. Rubens, de la National Gallery, à Londres (fragment).

de ne pouvoir accomplir l'œuvre rêvée, parce que le corps merveilleux du modèle adoré n'était point couronné par le rayonnement de noblesse d'un regard conscient, parce qu'Hélène ne savait pas? Ses œuvres admirables seraient plus belles encore si la blonde femme aux yeux bleus avait eu dans le regard autre chose que le reflet de sa chair nacrée.

» Lui, lui l'artiste lettré, lui l'humaniste philosophe, ne s'en est-il pas rendu compte? J'en ai peur devant le portrait

de Vienne (1). Et le paysage d'Elewyt, dans lequel il vécut avec Hélène Fourment ses dernières années et ses sublimes efforts jusqu'au bout triomphants, a toujours à mes yeux, même dans les promesses du printemps, même dans le resplendissement de l'été, la couleur et l'accent de l'automne. »

(1) Allusion au portrait de Rubens vieillissant, peint par lui-même à l'âge de soixante ans, et qui fait partie de la Galerie Nationale, à Vienne.

Publication du Touring Club de Belgique

Arthur COSYN

AU BEAU PAYS
DE
RUBENS ET DE TENIERS

(Elewyt, Peuthy, Eppeghem, Perck, Bergh)

Ouvrage primé par la province de Brabant
(Concours de 1920)

PRIX : Fr. 1.50

BRUXELLES
IMPRIMERIE F. VAN BUGGENHOUDT, s. a.
5-9, Rue du Marteau, 5-9

1923

Publication du Touring Club de Belgique

Arthur COSYN

AU BEAU PAYS

DE

RUBENS ET DE TENIERS

(Elewyt, Peuthy, Eppeghem, Perck, Bergh)

Ouvrage primé par la province de Brabant
(Concours de 1920)

BRUXELLES
IMPRIMERIE F. VAN BUGGENHOUDT, s. a.
5-9, Rue du Marteau, 5-9

1923

Table des matières

	Pages
Généralités	3
I. Elewyt	7
II. La station romaine d'Elewyt.	11
III. Le château « Le Steen », à Elewyt.	17
IV. Peuthy	29
V. Eppeghem.	37
VI. Perck (église)	47
VII. Le château de Perck	57
VIII. Le château de « Dry-Toren », à Perck	63
IX. Lelle et Bergh	73
Carte de la région décrite.	83